



A FILM BY WERNER HERZOG

INTO THE ABYSS

A TALE OF DEATH, A TALE OF LIFE

Why Not Productions et Wild Bunch présentent

BFI London Film Festival 2011

Prix Grierson du Meilleur documentaire

Toronto International Film Festival 2011

Telluride International Film Festival 2011

Festival du Cinéma Américain de Deauville 2012

Sélection Les Docs de l'Oncle Sam

INTO THE ABYSS

A TALE OF DEATH, A TALE OF LIFE

un film de Werner Herzog

105 Minutes / Etats-Unis 2011 / 1:1,85 / Dolby SRD / Visa n°133598

Programmation : Why Not Productions

3, rue Paillet 75005 Paris

Thomas / Guillaume Tel : 01 48 24 24 54 / 65 Fax : 01 48 24 24 51

thomas@whynotproductions.fr / guillaume@whynotproductions.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.whynotproductions.fr

Presse : Magali Montet

01 48 28 34 33 / 06 71 63 36 16 / magali@magalimontet.com

Assistée de Jonathan Fischer : 06 60 28 84 59 / jonathan@magalimontet.com

SORTIE NATIONALE LE 24 OCTOBRE

« Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pas le devenir lui-même.
Or, quand ton regard pénètre longtemps au fond d'un abîme,
l'abîme, lui aussi, pénètre en toi. »

Par-delà le bien et le mal, Friedrich Nietzsche

SYNOPSIS

Le 24 octobre 2001, dans la petite ville de Conroe au Texas, Jason Burkett et Michael Perry, en quête d'une voiture à voler, abattent de sang-froid Sandra Stotler, son fils Adam et l'ami de ce dernier, Jeremy. Retrouvés puis arrêtés, les deux jeunes hommes, âgés d'à peine 19 ans, sont condamnés : Burkett à la prison à perpétuité, Perry à la peine capitale.

Le 1^{er} juillet 2010 le cinéaste Werner Herzog interviewe Michael Perry, huit jours avant son exécution.

Suite à cette rencontre, il retourne sur les lieux du crime, interroge les enquêteurs, consulte les archives de la police, discute avec les familles des victimes et des criminels, rencontre un ancien bourreau du couloir de la mort. Non pour juger mais pour essayer de comprendre.

Au-delà du fait divers, Herzog nous entraîne dans une enquête sur l'Amérique et les profondeurs de l'âme humaine.

LES PROTAGONISTES



Michael Perry



Jason Burkett



Delbert Burkett



Richard Lopez



Lt Damon Hall

MICHAEL PERRY : exécuté le 1er juillet 2010. Il n'existe qu'une seule rencontre filmée avec lui à Polunsky Unit huit jours avant sa mort. Il était dans le déni le plus complet à l'égard de son rôle dans ce triple homicide : selon lui, c'était son complice, Jason Burkett, qui en était responsable. Pourtant, après son arrestation, Perry avait avoué dans une ambulance et plus tard encore à l'hôpital qu'il savait qu'il finirait "piqué". Il a confié des détails sur les crimes que seul le coupable était en mesure de connaître, et il a indiqué à la police où se trouvaient deux corps des victimes dans les bois. Il avait usurpé l'identité de la troisième victime grâce au permis de conduire de cette dernière.

Le deuxième accusé, **JASON BURKETT**, a été condamné à la prison à perpétuité au cours d'un autre procès. Il a échappé à la peine capitale car lors de la dernière phase du procès, son avocat a fait témoigner à la barre **DELBERT BURKETT**, le père de Jason, qui est arrivé au tribunal menotté. Delbert a fait une courte déclaration pour expliquer qu'il avait passé les 18 dernières années en prison pour des crimes abominables. Il a précisé qu'il était toxicomane, que sa femme était toxicomane, et que son autre fils était toxicomane et incarcéré également. "Laissez mon fils en vie", a déclaré Delbert en montrant Jason du doigt, "ce garçon n'a jamais eu de chance dans la vie".

Même si Burkett le conteste, il serait apparemment proche de mouvements suprémacistes blancs. Il s'est marié en prison, ce qui met en lumière un autre phénomène intéressant : tout comme il existe des groupies de rock stars, il existerait des groupies de condamnés à mort.

Les autres protagonistes nous entraînent dans un monde des ténèbres où se conjuguent criminalité aveugle, violence et illettrisme, une véritable descente aux enfers dans une Amérique profonde et quasi surnaturelle.

Le film s'ouvre sur le pasteur **RICHARD LOPEZ** qui est sur le point d'accompagner un condamné à mort par injection létale dans la maison d'arrêt de Huntsville au Texas.

Puis on découvre avec le Lt **DAMON HALL** le détail de l'enquête policière, grâce notamment aux archives vidéo de la police. **LISA STOTLER-BALLOUN** et **CHARLES RICHARDSON** racontent les histoires tragiques des victimes et de leurs familles, des vies accidentées, brisées souvent bien au-delà des crimes. Chaque témoignage porte sa touche au tableau d'une réalité violente et chaotique, sous le vernis de la civilisation américaine. Chacun aussi porte sa part d'humanité, sous le regard respectueux et ferme du cinéaste.



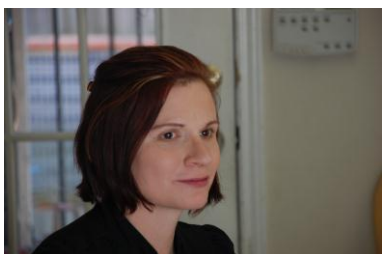
Lisa Stotler



Charles Richardson



Fred Allen



Melyssa Burkett

Werner Herzog nous mène ainsi à la rencontre de FRED ALLEN, ancien capitaine de la « Tie Down Team », l'équipe qui attache les condamnés à la table d'exécution. Au bout de 125 exécutions, Allen, qui avait toujours défendu la peine de mort, est victime de tremblements et de pleurs incontrôlables qui durent des heures. Il ne remettra plus jamais les pieds dans la maison d'arrêt et démissionnera de son poste, perdant ainsi sa pension de retraite. Son témoignage est l'argument le plus convaincant imaginable contre la peine de mort. Pourtant INTO THE ABYSS ne se veut ni un film activiste contre la peine de mort ni un film polémique.

La mort n'est d'ailleurs que l'une des facettes du film : l'urgence de la vie en est l'autre ligne conductrice. Comment devrions-nous vivre nos vies selon ceux qui attendent leur exécution ? Comment Fred Allen décrit-il une vie intègre faite d'attention à la beauté de la Création ?

Plus étrange encore, le témoignage de cette jeune femme, MELLYSSA BURKETT, qui s'est investie dans le groupe de soutien pour sauver Jason Burkett, et qui l'a épousé dans un quartier de très haute sécurité, par le biais d'un combiné téléphonique alors qu'ils étaient séparés physiquement par un verre blindé. Elle attend un enfant de lui et ne confie que quelques vagues indices sur le plan complexe imaginé pour réaliser ce « miracle ».

Le film montre les prisonniers comme des êtres humains sans jamais les glorifier, ni eux ni leurs crimes. Michael Perry, qui mourra par injection létale, s'entend dire par Herzog de manière très directe : "Le destin vous a distribué un très mauvais jeu de cartes, ce qui ne vous exonère pas de vos crimes et ne signifie pas non plus nécessairement que je doive vous apprécier."

Plus qu'un plaidoyer contre la peine de mort, INTO THE ABYSS est, comme tous les films de Werner Herzog, une plongée dans l'abîme de l'âme humaine, une réflexion sur le chaos du monde et sur les tentatives des hommes pour y trouver du sens.

NB : Conçu comme un complément à INTO THE ABYSS, Werner Herzog a réalisé la mini série documentaire ON DEATH ROW, quatre portraits de condamnés à mort au Texas et en Floride, de 50 minutes chacun. Les 4 épisodes ont été présentés au festival de Berlin en 2012.

Je ne suis pas un défenseur de la peine de mort. Je n'ai pas d'argumentaire à proposer, mais une histoire, celle de la barbarie de l'Allemagne nazie.

Des milliers et des milliers de personnes condamnées à la peine capitale, une pratique de l'euthanasie systématisée, et pour couronner le tout, l'extermination de six millions de juifs dans le cadre d'un génocide dont l'ampleur est sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Argumenter qu'il s'agit d'hommes et de femmes innocents qu'on a exécutés, n'est, à mon avis, qu'une donnée secondaire. Aucun Etat ne devrait pouvoir s'arroger le droit, sous aucun prétexte, d'exécuter un être humain. Point final.

Je n'ai pas à juger de la culpabilité ou de l'innocence de qui que ce soit. Les tribunaux sont là pour ça. Le film ne vise pas non plus à excuser les crimes commis.

Il ne fait aucun doute que les crimes de ces individus sont monstrueux, mais leurs auteurs ne sont pas des monstres. Il s'agit d'êtres humains. C'est pour cette raison que je les traite avec respect et que je m'adresse à eux en les vouvoyant. Bien que cela ne se voie pas à l'image, je porte un costume pour les interviewer.

L'équilibre, le ton juste dans le dialogue sont des éléments essentiels : je n'exprime aucune colère de militant, même si ma position est claire. Je ne verse ni dans le sentimentalisme, ni dans la commisération, ni dans aucune forme de camaraderie. Mais il y a une solidarité naturelle qui se manifeste à l'égard des détenus quand ces derniers luttent juridiquement en appel afin de voir leur exécution retardée ou commuée en condamnation à perpétuité. Et par-dessus tout il y a ce sentiment fort que ces individus sont des êtres humains.

Werner Herzog



BIOGRAPHIE & FILMOGRAPHIE

Werner Herzog (de son vrai nom Werner H. Stipetic) est né à Munich le 5 Septembre 1942. Il a grandi dans un village de montagne isolé en Bavière, à l'écart des cinémas, de la télévision et même du téléphone.

A l'âge de 14 ans, il commence à parcourir l'Europe à pied. Il passe son premier appel téléphonique à l'âge de 17 ans. Pendant ses études secondaires, il travaille de nuit comme soudeur dans une aciérie pour produire ses films et réalise ainsi son premier court-métrage à l'âge de 19 ans. Depuis, il a produit, écrit et réalisé plus d'une cinquantaine de films, publié des livres, et dirigé de nombreux opéras.

LONGS METRAGES

1968 :	SIGNES DE VIE Prix spécial – Berlin 1969	1991 :	CERRO TORRE, LE CRI DE LA ROCHE
1970 :	LES NAINS AUSSI ONT COMMENCE PETITS	1992 :	LEÇONS DE 1993 : LES CLOCHES DES PROFONDEURS
1971 :	FATA MORGANA AU PAYS DU SILENCE ET DE L'OBS- CURITE	1997 :	LITTLE DIETER NEEDS TO FLY
1972 :	AGUIRRE, LA COLERE DE DIEU	1999 :	ENNEMIS INTIMES
1974 :	L'ENIGME DE KASPAR HAUSER GRAND PRIX DU JURY AU FESTIVAL DE CANNES	2001 :	INVINCIBLE
1976 :	CŒUR DE VERRE	2003 :	LA ROUE DU TEMPS THE WHITE DIAMOND
1977 :	LA BALLADE DE BRUNO	2005 :	THE WILD BLUE YONDER GRIZZLY MAN
1979 :	NOSFERATU, FANTOME DE LA NUIT WOYZECK	2006 :	RESCUE DAWN
1982 :	FITZCARRALDO Prix de la mise en scène Cannes 1982	2007 :	ENCOUNTERS AT THE END OF THE WORLD
1984 :	LE PAYS OU REVENT LES FOURMIS VERTES	2009 :	BAD LIEUTENANT : ESCALE A LA NOUVELLE-ORLEANS Prix spécial – Venise 2008 DANS L'ŒIL D'UN TUEUR
1987 :	COBRA VERDE	2010 :	LA GROTTA DES REVES PERDUS
1990 :	ECHO D'UN SOMBRE EMPIRE	2011 :	INTO THE ABYSS

MISES EN SCENE D'OPERAS

1985 :	DOKTOR FAUST (Bologne)
1989 :	GIOVANNA D'ARCO (Bologne)
1991 :	LOHENGRIN (Bayreuth)
1992 :	LA DONNA DEL LAGO (Milan)
2000 :	TANNHÄUSER (Séville)

BIBLIOGRAPHIE

1978 :	SUR LE CHEMIN DES GLACES
2004 :	LA CONQUETE DE L'INUTILE

INTO THE ABYSS

A TALE OF DEATH, A TALE OF LIFE*

Un film de Werner Herzog

105 Minutes / Etats-Unis 2011 / 1:1,85 / Dolby SRD/ Visa n°133598

*“Au fond de l’abîme – Un conte de mort, un conte de vie”

Liste technique

Réalisation :
WERNER HERZOG

Assistant de production :
HARRY SCHLEIFF

Production:
ERIK NELSON

Directeur de post-production :
RANDALL BOYD

Photographie :
PETER ZEITLINGER

Coordinateur de post-production :
BERNIE LEINFELDER

Musique :
MARK DEGLI ANTONI

Assistant monteur :
ALEX BUSHE

Montage :
JOE BINI

Musiciens :
COLIN STEVENS
SEBASTIAN STEINBERG – contrebasse
LISA GERMANO - violon
DAVID BYRNE - guitare
PETER BECK – instruments à vent
MARK DEGLI ANTONI – piano, percussion

Producteurs exécutif :
ANDRE SINGER, LUCKI STIPETIC
HENRY SCHLEIFF, SARA KOZAK,
DAVE HARDING, AMY BRIAMONTE

Coordinateur de production :
ROBERT ERICKSON

Mixage :
MIKE KLINGER - Tree Falls Post

Caméras additionnelles :
DON FRIDEL, JERRY HATTAN,
KEVIN O'BRIEN, DAVE ROBERSON,
JAKE WILGANOWSKI

Produit par :
INVESTIGATION DISCOVERY
CREATIVE DIFFERENCES
SKELLING ROCK

Département son :
ERIC SPITZER, JEFF DUNCAN,
RANDY FOSTER, MICHAEL LILE,
AL MCGUIRE, STEVE OSMON

Produit en association avec :
MORE 4
SPRING FILMS Ltd.
WERNER HERZOG FILM GmbH

Assistant Caméra :
ERIK SOELLNER

C'est Werner Herzog qui vous parle, critique et entretien par Emmanuel Burdeau

Werner Herzog était à la Berlinale pour la troisième année consécutive. En 2010, il présidait le Jury de la compétition internationale – Ours d'or au film turc *Miel*, de Semih Kaplanoglu. L'année dernière il présentait sa formidable *Grotte des rêves perdus* en 3D préhistorique, dont Mediapart a rendu compte lors de sa sortie française. Et cette année il montrait en séance spéciale le monumental *Death Row*, portrait de cinq condamnés à mort en attente de leur exécution.

A l'issue d'une des projections, le cinéaste s'est entretenu en anglais avec le public pendant une demi-heure. En anglais ? C'est la coutume à Berlin, où tout le monde le parle admirablement. Herzog, sans doute, eût pu vouloir s'exprimer dans sa langue natale et faire appel à un traducteur. Ce serait mal le connaître. Il y a trois ans, lors de l'ouverture de la rétrospective intégrale au Centre Pompidou, il avait déjà – fallacieusement – prétexté un défaut de traduction pour s'adresser en anglais au public parisien. La semaine dernière, il n'a dit que deux phrases en allemand, juste avant la projection.

« *Je ne suis pas favorable à la peine de mort*, entama-t-il donc en anglais, une fois rallumée la lumière après trois heures d'errance dans le couloir de la mort. *Je ne crois pas qu'un Etat, quel qu'il soit, devrait être libre d'administrer la mort. La seule exception que je peux concevoir concerne les situations de guerre. Mais bien que je sois opposé à la peine de mort, il ne m'appartenait pas, à moi qui vis aux Etats-Unis en tant qu'invité, de l'exprimer trop directement dans mon film. Ce d'autant moins que j'appartiens une culture qui n'a, sur ce terrain, aucune leçon à donner. C'est pourquoi je me permets seulement d'exprimer un "désaccord respectueux" ["I respectfully disagree"].* »

L'intervention fut accueillie par des applaudissements nourris. De tous les cinéastes allemands de sa génération – Fassbinder, Schroeter, Wenders, Schlöndorff... –, Herzog est celui qui se sera le moins retourné sur l'histoire récente de l'Allemagne. A ma connaissance, seul un de ses films traite du nazisme, *Invincible* (2001), très beau et souvent mal compris, en dépit et à cause du compliment ambigu (« *Le seul vrai film juif* ») formulé par Jean-Luc Godard devant la caméra d'Alain Fleischer. Partout ailleurs : silence, voyages exotico-maniaques, tournages aux pôles, choix de la géographie contre l'histoire, portraits de conquérants appartenant à un temps si éloigné qu'on le croirait immémorial.

Tout cela, qui a fait le renom de Herzog, lui a aussi gagné une réputation droitière qu'il ne fut jamais pressé de démentir. Au cours de cette rencontre, il tiendra par exemple à préciser qu'il désapprouve l'élite américaine des deux côtes, est et ouest, méprisant les Etats comme le Texas (où la peine de mort est encore en vigueur : l'essentiel de *Death Row* y est tourné) et considérant le cœur des Etats-Unis comme une zone de survol, guère plus. Le cinéaste aime, au contraire, ces Américains profonds, ces Texans profondément attachés à la morale, aussi solides que la terre qui les nourrit.

Il y eut bien pire jadis. Le tournage de *Fitzcarraldo* (1982) fut en effet si mouvementé et à ce point entouré de rumeurs noires – pour faire court, un hebdomadaire allemand accusa le cinéaste d'esclavagisme envers ses figurants péruviens – que Herzog fut ensuite *persona non grata* dans son pays pendant plus d'une décennie. Il réside, depuis le milieu des années 1980, à Los Angeles. Aussi n'est-il pas sans signification qu'il soit depuis peu un abonné de la Berlinale. Aussi cette adresse inaugurale est-elle elle-même loin d'être indifférente. Et sans doute fallait-il qu'elle fût

prononcée dans un anglais limpide mais mâtiné d'un accent d'origine bavaroise contrôlée.

Il le fallait pour mieux comprendre ce que le maître poursuit, en tournant aux quatre coins du monde plutôt que chez lui. Moins un oubli de l'Allemagne, peut-être, qu'une façon d'en parler sans en parler, par exemple en s'efforçant d'être à la fois intraitable et humble devant la violence des autres.

Ecureuil

« Je n'ai pas besoin, dans mon film, d'humaniser les condamnés à mort que j'interroge : ce sont des êtres humains. Et s'ils expriment avec précision et intelligence, c'est que j'ai su les approcher d'une manière particulière. Je n'ai fait preuve avec eux d'aucune psychologie. Tous ceux avec qui ils ont l'habitude de parler, leurs proches, leurs avocats, font du sentiment, n'ont avec eux qu'un rapport psychologique et affectif. Ce n'est pas mon cas. Je déteste la psychologie, je déteste la psychanalyse. Je les considère comme deux erreurs majeures du XX^e siècle. Ma conviction est telle qu'à la limite que je me demande si ce n'est pas tout le XX^e siècle qui a été une erreur.

« J'ai fait un tri. J'ai étudié de très nombreux dossiers et en ai écarté beaucoup. Un jour, l'avocat d'un de ceux que j'avais sélectionnés m'a prévenu que son client avait tendance à dire de grosses bêtises : je l'ai donc écarté pour ne pas risquer de lui nuire. Il n'était pas question que j'immisce dans une affaire en cours. Quant à ceux que vous voyez, je leur ai parlé franchement. Je leur ai dit tout de suite que, bien que je sache que la plupart des gens qui se rendent coupables de meurtre ont eu une enfance difficile, je ne me sentais pas obligé pour autant de les aimer. [La phrase ouvre quasiment le film : "I don't have to like you".]

« Je n'avais pas une liste de questions avec moi, ce n'est pas comme ça que ça marche. Aucune école de cinéma ne vous apprendra comment conduire un entretien avec un condamné à mort. Pour réussir vous devez connaître le cœur des hommes ["You have to know the heart of men"]. Vous devez éviter le pipeau ["bullshit"], ces gens-là le respirent de très loin. Quand vous interviewez un condamné du couloir de la mort, on ne vous accorde que cinquante minutes, il faut donc être particulièrement bon. C'est comme une performance : vous n'avez pas le droit à l'erreur.

« J'ai interviewé l'aumônier du centre d'exécution. Il commence par me dire qu'il n'a que vingt minutes, qu'il doit bientôt aller assister un condamné. Je me dépêche de placer la caméra, de le faire s'asseoir... Et il commence à me raconter des conneries, à parler comme le pire des télé-évangélistes. Il me parle de la grâce de Dieu, de sa bonté, de ces matins où, sur le terrain de golf, il éteint son portable pour admirer la nature, les arbres, les daims, les écureuils qui le regardent... Bullshit. Je prends alors ma voix la plus chaleureuse et, joignant les mains, je lui pose la question suivante de l'arrière de la caméra : "Oui, s'il vous plaît, racontez-moi votre rencontre avec un écureuil !" Je l'ai vu alors s'effondrer et presque fondre en larmes. Deux minutes plus tard, il me parlait avec une sincérité qu'il n'avait probablement eue avec personne avant moi. »

J'espère que cette retranscription traduit assez l'expérience que cela peut être, se tenir face à Werner Herzog qui vous parle. C'est un merveilleux spectacle, merveilleusement ambigu aussi, puisque le thème de la franchise y est traité sous la forme d'un spectacle bien rodé – « *connaître le cœur des hommes* » est un classique, par exemple.

A un spectateur lui demandant à quoi ressemblent les rêves de celui qui a demandé aux condamnés de narrer les leurs, Herzog livre cette réponse incroyable : « *Je ne rêve pas. Je dois être un cas unique pour la psychanalyse. Je ne rêve jamais. Je crois que mon dernier rêve remonte à plusieurs années : si je me souviens bien, j'y mangeais un sandwich.* » Cette confidence devrait avoir sa place à côté d'autres, plus fameuses, selon lesquelles Herzog ne décrocha pas de téléphone avant l'âge de douze ans, imagine en marchant des matchs de football, d'un coup de sifflet l'autre, ou ne se regarde jamais dans la glace : pour se raser, oui, mais jamais pour se demander qui il est ou à quoi il pense.

Autant de biographèmes probablement apocryphes. Ils visent juste, toutefois, en ce qu'ils désignent un certain refus de (se) représenter. Difficile en effet d'imaginer une œuvre moins encombrée d'introspections et de projections personnelles. C'est aussi la raison pour laquelle le documentariste Herzog peut se satisfaire de la plus conventionnelle des grammaires : les détours lui sont inutiles. Cela frappe d'emblée, dans *Death Row* : James Barner, ce tueur de femmes en combinaison orange, nous parle. Il ne pense pas au regard porté sur lui. Il nous parle. Il nous regarde.

Voyou

Question : « Pourquoi un documentaire plutôt qu'une fiction ? »

Réponse : « C'est en tournant *Into the Abyss* (2011), autre documentaire sur la peine de mort, que m'est venue l'idée de faire le portrait de plusieurs condamnés. J'aurais pu en effet choisir la fiction. L'histoire de James Barner donnerait lieu au plus atroce des films d'horreur ["the ultimate horror movie"] : imaginez un homme s'introduisant nu dans l'appartement d'une femme, se cachant dans un placard, l'observant pendant des heures tandis qu'elle vaque à ses tâches quotidiennes, puis la tuant de sang-froid, avant de la jeter sur son lit et de brûler le tout pour faire disparaître les traces. L'horreur pure. L'histoire de Linda Carty, cette femme qui tue sa voisine en essayant de s'emparer de son enfant, pourrait aussi donner lieu à un film de fiction. Mais je crois que si je devais réaliser une fiction, je m'intéresserais à l'évasion organisée par Joseph Garcia et George Rivas : je suis très admiratif de l'intelligence et de la précision avec lesquelles ils ont préparé leur évasion et leur fuite. Ce serait un formidable film policier. Peut-être le tournerai-je un jour. »

Question : « Avez-vous besoin pour renouveler votre inspiration de faire une pause entre deux films ? »

Réponse : « Je ne fais pas de pause. Il y a trop de choses qui m'assaillent et dont je dois m'occuper. Depuis l'achèvement de *Death Row*, j'ai déjà tourné six autres films. Je dirige une école de cinéma à Los Angeles, the "Werner Herzog's Rogue Film School", je prépare une installation au Whitney Museum... Je suis un travailleur efficace. J'écris vite. Je tourne vite. Je monte vite. *Death Row* ne fut pourtant pas un projet facile. Le montage, particulièrement, a été très rude. Mon monteur et moi sommes de bons gaillards, nous avons l'habitude de travailler sans discontinuer de 10 heures du matin à 6 heures du soir. Mais regarder ces images était si éprouvant que nous devions parfois nous accorder une pause et que lui et moi nous sommes remis à fumer. »

Il est à noter que l'anecdote du montage éprouvant et du retour à la cigarette accompagna déjà, mot pour mot, la sortie de *La Grotte des rêves perdus*. Le récit seul importe, chez Herzog, la parole qui vient après pour témoigner, édifier et éclairer. Cette parole-là a sa propre autonomie, laquelle n'est pas moindre que celle des films : n'oublions pas que Herzog est aussi écrivain, et pas n'importe lequel ; n'oublions quel grand livre est, pour ne citer que celui-là, *Sur le chemin des glaces*. Les *bis repetita*, l'histrionisme, le pipeau éventuel, paraissent alors négligeables. Ils le sont, puisque le cinéaste est assez généreux pour, interrompant les applaudissements de fin, tenir à adresser un dernier mot aux jeunes gens venus l'écouter : « *Encore une chose. Je voudrais vous dire que n'importe lequel d'entre vous aurait pu réaliser un film comme celui-ci. N'importe lequel a assez de talent pour le faire. Je vous souhaite le meilleur pour vos projets. A bientôt.* »

Si vous souhaitez aller plus loin, le festival diffusera également Death Row, une série documentaire en quatre parties de 47 minutes chacune autour du même sujet, réalisé aussi par Herzog.

Le troisième film s'intitule *Death Row*. Présenté en séance spéciale, c'est un documentaire en quatre parties de 47 minutes chacune que Werner Herzog a tourné, comme cela lui arrive de plus en plus souvent, pour une chaîne de télévision américaine. Quatre portraits de condamnés à mort dans le couloir du même nom. James Barnes, tueur de femmes au terrible sang-froid, terriblement digne et précis. Hank Skinner, hâbleur scorsésien accusé d'avoir tué sa petite amie et ses deux fils handicapés, clamant son innocence et narrant avec une gourmandise macabre un dernier repas qui ne fut pas tel puisqu'il obtint *in extremis* un report. George Rivas et Joseph Garcia, le premier gentleman cambrieur, le second meurtrier d'occasion, condamnés à mort pour avoir ourdi et réussi une évasion de leur prison au terme de laquelle un policier fut tué. Linda Carty, accusée – à tort, chante-t-elle – d'avoir tué sa voisine dont elle avait kidnappé l'enfant qu'elle-même ne parvenait pas à avoir.

Tous cinq d'une intelligence remarquable, décrivant leur cas avec patience sans jamais l'offrir à l'apitoiement ou à la rédemption. Cela n'est pas l'affaire de Herzog, et c'est bien le moins. Son affaire pourrait être comparable à celle de Scheffner si leurs moyens n'étaient pas si dissemblables : posément conventionnels chez l'aîné, inventifs chez le cadet. Ici aussi il s'agit en effet de rouvrir l'enquête. Moins, toutefois, pour se demander si des preuves ont été laissées de côté, des indices ignorés, que pour reposer l'éternelle question herzogienne : comment se fait-il que nous ne soyons pas morts ?

Aux détenus, le cinéaste demande de raconter leur histoire, leur passé, mais aussi et surtout leurs pensées et leurs rêves, leurs rêves du dehors et de l'au-delà – c'est à cette occasion que James Barner (ou sa sœur, pardon de cet oubli) évoque l'image formée en dormant d'un corps dans l'herbe sur la tête duquel s'acharnerait quelque

tondeuse. Chacun de ces portraits s'achève par le même carton disant qu'aux premiers jours de l'année 2012 la date de l'exécution n'a pas été fixée. Herzog lui-même a échappé à mille noyades, embuscades, avalanches ou tempêtes – on lui a même tiré dessus pendant un entretien, à Los Angeles. Il a tourné sous toutes les latitudes et toutes les températures, il continue encore, à un rythme soutenu et à bientôt 70 ans (ce sera le 5 septembre). Il connaît un éblouissant regain de gloire après au moins deux décennies d'oubli. Qui d'autre serait dès lors mieux placé que lui pour savoir que cela veut dire : être revenu de la mort et n'en pas revenir ?

Le cinéaste n'a donc pas vraiment besoin de se refuser à juger ces détenus. Il a à peine besoin de préciser en préambule à chacun de ces portraits qu'il n'est pas favorable à la peine de mort mais qu'en tant qu'« invité aux Etats-Unis » il ne peut faire davantage qu'exprimer un « désaccord respectueux ». A peine, car il sait que la mort est toujours là, il sait que l'étonnant n'est pas qu'elle consente à nous attendre, mais bien plus qu'il nous ait été accordé cet étrange sursis qui s'appelle la vie et que lui-même, avec d'autres, appellerait aussi bien le cinéma, art de fantômes, non : de survivants.

A voir également sur le même sujet :

Un coupable idéal de Jean-Xavier de Lestrade - documentaire - 2003 – 1h51



La Dernière marche de Tim Robbins – fiction – 1995 – 2h05



La vie de David Gale de Alan Parker – fiction - 2003 - 2h12

